



**HAL**  
open science

## Liberté politique et subjectivation savante

Aliénor Bertrand

► **To cite this version:**

Aliénor Bertrand. Liberté politique et subjectivation savante. Les temps des pandémies, Belin Education, 2023, L'écologie. Pour un parlement des savoirs. hal-04376715

**HAL Id: hal-04376715**

**<https://hal.science/hal-04376715v1>**

Submitted on 6 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Temps des pandémies (dir. Aliènor Bertrand, Arnaud Macé, Patrick Giraudoux), Paris, Belin 2023, 223 -230.

## Liberté politique et subjectivation savante

Aliènor Bertrand

Ce livre est né de l'irruption de l'expérience catastrophique de la pandémie à Covid-19. Alors que l'on compte aujourd'hui de multiples clades du SARS-CoV 2 et qu'une neuvième vague épidémique est annoncée en France, il a été conçu comme un jalon réflexif situé et non comme un bilan [1]. Depuis l'émergence du virus, la dislocation des catégories de l'avant et d'après est venue brouiller les articulations entre sciences, sociétés et politique considérées comme les mieux établies. Celles-ci avaient été déjà mises à mal par diverses crises majeures, faisant grandir l'opinion selon laquelle la technoscience nécessiterait des garde-fous externes, éthiques et politiques. Alternant avec une résignation fataliste face aux collusions liant lobbies industriels et monde savant, cette opinion s'est combinée plus récemment avec la mobilisation d'usages plus ou moins dégradés de la notion foucauldienne de biopolitique pour critiquer d'un bloc les politiques de santé publique [2].

Les travaux ici rassemblés prennent d'autres chemins. Ils suggèrent que le moment présent reconfigure les mondes savants et leurs relations à la société politique. L'apparition du SARS-cov-2 a suscité et suscite non seulement une mobilisation considérable d'efforts de connaissance, mais aussi divers exercices de réflexion collective plus ou moins articulés à des répertoires d'actions, sans lien nécessaire avec la commande des pouvoirs politiques, voire malgré elle. Tandis que certains groupes de chercheur.es ont choisi de créer des ponts entre les sciences et le grand public, des collectifs de natures diverses se sont saisis des données scientifiques pour faire face ensemble à l'urgence sanitaire. Face à *Aiôn* (cf. Guégan et Giraudoux, *supra.*),

une partie du monde savant a fait preuve d'une autonomie repérable au-delà de l'activité scientifique, liant indissolublement recherche, rôle social et engagement dans l'espace public. L'hétéronomie d'une autre partie du monde savant a pris quant à elle différentes formes, la caricature de conseillers au Prince court-circuitant les instances délibératives ou collégiales, mais aussi, à un moindre degré, l'opportunisme de ceux qui se sont emparés de la manne relative des appels à projets Covid comme un effet d'aubaine. L'expérience de la pandémie a accru ainsi la difficulté de penser les relations des sciences et de la politique par l'opposition usuelle de deux sphères d'exercices de la rationalité différents. Si elle a révélé l'inclusion attendue, quasi-modulaire, des communautés savantes dans une société bigarrée, elle a montré aussi avec force l'existence de liens qui ont attaché en grappe des éléments du monde savant et non savant, les nouant transversalement en forces politiques plus ou moins contraires.

Les contributions ici réunies ont permis de distinguer grossièrement deux polarités de temporalisation de la crise : l'une définie par le fait de prendre acte de l'irruption polymorphe d'*Aiôn* en tentant d'y faire face au risque de la perte de soi et des repères usuels des pratiques de recherche, et l'autre caractérisée par le maintien « quoiqu'il en coûte » du temps de *Chronos*... Cette polarité temporelle, qui a été clivante bien au-delà de la sphère savante, a généré deux postures politiquement irréductibles. Alors qu'il est trivial de rappeler que le conservatisme se définit nominalement par la reconduction *ad vitam aeternam* de schèmes passés, force est de constater qu'à l'autre bord politique également, la reconduction des manières de penser ne faisant droit ni à la nouveauté ni à l'incertitude s'est généralisée, créant une confusion bien décrite par le collectif Cabrioles. Les éléments de langage qui se sont répandus depuis les officines de désinformation d'extrême droite en ont été d'autant plus puissants : ils ont crédité le mythe archi-conservateur de l'ordonnancement régulier du temps [3]. De façon plus subtile, les politiques publiques de gestion sanitaire par les tensions hospitalières et la comptabilité mortuaire ont elles aussi légitimé l'idée que la pandémie n'impliquait pas de reconsidérer l'ensemble de nos institutions sociales et politiques. Caractériser les modes de temporalisation nous permet donc de redistribuer les positions politiques nominales en les requalifiant par la capacité d'imaginer ou non un rapport au présent qui fasse droit à son incertitude. De ce point de vue, les postures politiques des savants ont montré leur non singularité.

Les effets de ces postures sur le travail scientifique lui-même méritent en revanche d'être analysés plus finement. On laissera ici de côté les trajectoires hétéronomes qui ne présentent guère d'intérêt. Sans surprise, une petite partie du monde savant s'est montrée corrompue, transgressant les normes de probation pour garder des positions de pouvoir, ou, tout simplement, par opportunisme. Réfléchir l'autonomie savante, en revanche, oblige à abandonner l'idée trop simple, parfois idolâtre, d'une séparation de l'activité scientifique et de la position de soi-même dans une histoire tourmentée. Si l'activité scientifique est tissée de choix, ceux des objets de recherche, ceux des moyens mis en œuvre pour y parvenir, ces choix dépendent des multiples dimensions de leur temporalisation, laquelle engage une dialectique subtile entre la vie et l'œuvre savante. Nicolas Adell [4] [1] montre ainsi que l'expérience historique produit des effets sur l'œuvre qui se trouve alors «en avance» sur la vie même (Adell, 2022, p. 39) : « l'œuvre - le travail intellectuel-fait retour pour rendre la vie supportable et pour «triumpher de la division» irréparable à laquelle ces événements pourraient donner lieu.»[2]

L'itinéraire de Germaine Tillion en est un témoignage exemplaire. Déportée à Ravensbrück, elle y note en ethnologue ce qu'elle observe. Pour survivre, aider les autres à vivre, mais aussi documenter la monstruosité criminelle des camps :

«J'avais conscience d'aider un peu moralement les meilleures d'entre nous. J'avais aussi une autre raison (..) ; il me paraissait malheureusement certain que nous serions très peu nombreuses à survivre, et je supposais que nous ne disparaîtrions pas toutes mais je voulais donner à la vérité toutes ses chances de sortir de ce puits de désolation et de crimes." (Adell, 2022, p. 275) et (Blanc, 2018, p. 126).

Cette pratique d'écriture est et n'est pas une poursuite du travail scientifique de l'ethnologue d'avant la catastrophe. Elle a transformé pour jamais sa méthode. Retournant dans les Aurès en 54, Germaine Tillion constate en effet combien sa manière d'observer est en rupture avec ses travaux d'avant-guerre :

« Pour discourir sur les sciences humaines, l'érudition pure ne peut suffire, et une expérience vécue, profonde et diverse, constitue l'indispensable substrat de la connaissance authentique de notre espèce : (...) les événements vécus sont la clé des événements observés » (Adell, 2022, p. 279) et (Tillon, 2009, p. 276).

Sans bâtir aucune analogie indécente entre l'horreur des camps et la situation actuelle, l'observation générale selon laquelle « l'œuvre est

toujours en avance sur la vie» peut nous permettre d'éclairer l'autonomie à la fois scientifique et politique dont une partie du monde savant est capable aujourd'hui. Nous avons constaté en effet -et continuons d'observer- que certains chercheurs ont réorienté leur activité savante, sans projet délibéré défini à l'avance. Sur le moment, ces réorientations ont même pu sembler répondre à de simples soucis pratiques : établir des certitudes à partir desquels des décisions puissent être prises, ou même, moins directement, œuvrer simplement à l'instruction savante du débat public. Ces travaux se sont greffés sur des recherches conduites dans un temps long, voire très long. Rapporté à l'effectivité de la situation sanitaire, cela revenait à la fois à engager des relations de connaissance nouvelles et à passer outre la dégradation des conditions mêmes de leur exercice, en refusant les assignations par lesquelles les pouvoirs ont cru bon les contraindre ou les dicter. A vrai dire, ces assignations n'ont fait qu'amplifier les entraves au travail savant déjà existantes, dénoncées par tous les contributeurs, qui concourent à ordonner la curiosité intellectuelle et la liberté du «faire-œuvre» à des habitudes d'obéissance et d'exécution. L'organisation temporelle de la recherche par les financements de projets suppose ainsi l'annonce préalable de résultats escomptés à des dates déterminées (les dits « livrables »), soit une injonction par nature contradictoire avec la capacité des savants à se rendre attentif aux pluralités temporelles qui les traversent. Max Weber n'a pas manqué de rappeler lui-même dès 1917 que l'Etat réduisait l'autonomie du savant parce qu'il organisait la science comme une activité entrepreneuriale de production (Weber, 2003, p. 71). Mais ce que la crise pandémique nous apprend, en porte à faux cette fois avec les thèses de Max Weber, est que l'on ne saurait tenir la seule probité, soit, l'établissement «des faits, des états de choses mathématiques ou la structure interne de biens culturels» comme le principe en dernier ressort de la rationalité organisant le monde savant. En nous incitant à déplacer le cadre de l'analyse des sphères de rationalités aux modes de temporalisation subjectifs de l'activité savante, la crise que nous vivons montre à quel point les orientations qui déterminent les pratiques scientifiques opèrent à l'intersection de registres de représentations et de discours très différents. En tout état de cause, ce n'est que dans les récits d'après-coup que ces réorientations ont pu se donner avec évidence comme possédant une rationalité proprement scientifique distinguable de fins politiques et émergeant à partir de ces dernières, soit de « déterminer la manière dont l'on doit agir à l'intérieur de la communauté culturelle et des groupements politiques» (Weber, 1919). Dans

la temporalité disruptive d'*Aiôn*, la rupture des habitudes savantes précède la réflexivité capable d'en poser la rationalité propre. La « clarté » vient par après. Tout se passe en revanche comme si s'opérait là un nouage intime répétant pour ainsi dire l'histoire collective de l'« avènement » grec du logos (Vernant, 1972).

Ce n'est certainement pas un hasard en effet si notre volume s'ouvre par une évocation du temps de la guerre. Le surgissement pandémique a pu consonner de multiples façons avec les mythes structurant les tissages et les projections de soi de la vie savante. Non seulement avec diverses représentations héroïsées de figures éminentes, particulièrement de médecins, mais aussi avec des représentations politiques, comme celles de la Résistance que l'on retrouve avec une forte référence à *L'étrange défaite* de Marc Bloch (cf. Macé, *supra*). Citons encore le mythe de Faust, lisible ici ou là, figurant le déchirement entre le désir de connaissance et la temporalité de la vie humaine comme elle va. Cependant, par leur nature même, les nouages intimes de la subjectivation savante convoquent le monde scientifique et la cité tout entière. Ils emportent avec eux la nécessité de la reconnaissance et du partage, pour que les découvertes ou les analyses soient reconnues selon les règles usuelles de la probation. Politique de part en part (et non pas seulement ordonnée à la vertu morale de probité), la subjectivation savante se révèle alors éminemment fragile, d'une fragilité que l'on ne saurait réduire à la vulnérabilité des psychologies individuelles, ni d'ailleurs, à des déterminations sociologiques qui en proposent des interprétations réifiantes.

Le suicide de l'immunologiste Louis Pillemer en 1957 décrit par Dominique Angèle Vuitton a été ainsi vraisemblablement causé par le déni par la communauté scientifique de la « voie alterne » pourtant dûmrrnt découverte. Cette histoire évoque d'autres abandons de recherche moins tragiques comme celui de Barbara MacClintock en 1953 alors qu'elle avait mis en évidence l'existence de la transposition. Dix ans seulement avant d'être récompensée par le prix Nobel, elle écrivait encore :

« Au fil des ans, j'ai trouvé difficile, si ce n'est impossible, d'amener une autre personne à réaliser l'existence de ses hypothèses implicites quand par le biais de quelque expérience, j'en avais moi-même pris conscience. Cela est devenu douloureusement évident lors de mes tentatives, dans les années 1950, pour convaincre les généticiens que l'action des gènes devait être et était contrôlée. Il est tout aussi douloureux aujourd'hui de reconnaître la rigidité des spéculations de beaucoup de personnes sur la nature des éléments de contrôle dans

le maïs et leur mode opératoire. Il faut attendre le moment propice pour les changements de paradigme.» (Lettre à J.R.S Fincham du 16 mai 1973.)

À l'aune de cette fragilité intrinsèque de la subjectivation savante, la découverte scientifique se découvre être conditionnée par les hasards improbables des curiosités (comme chemins de liberté) et des rencontres (nécessaires à l'exercice collectif de la probation)<sup>1</sup>. L'adoucissement de la pandémie de Sars-cov 2 par la stratégie vaccinale et la détection par PCR apparaît ainsi rétrospectivement comme la conséquence heureuse de hasards, soit « la résultante d'une conjonction temporelle presque improbable de travaux scientifiques de nature variée, fondamentaux ou très appliqués (avec des cibles d'intérêt sans relation avec les maladies infectieuses, comme le cancer ou les maladies génétiques) » (Cf. Vuitton, *supra*).

Dans les sciences expérimentales, la question du lien entre le processus de subjectivation savante et la mise en œuvre collective du travail est d'autant plus épineuse politiquement qu'il existe souvent une sorte de continuité entre les disputes qui traversent le monde savant et celles qui opposent certaines fractions de la société politique. Remarquable est ainsi le fait que la transmission du SARS-Cov-2 par aérosols ait été originairement controversée dès de son apparition dans le champ scientifique. Dans ce genre de cas, l'œuvre savante opère aux points de fractures entre controverses savantes et controverses politiques. Les savants travaillant sur ces lignes de faille ont donc besoin de communautés d'élection - si petites soient-elles- pour que leur travail scientifique puisse s'accomplir dans l'urgence selon les règles de la probation. Dans le contexte de telles controverses, il est impossible que ces communautés soient de simples groupes de connivence. Les réseaux sociaux ont été ainsi un moyen pour bon nombre de chercheurs d'instituer des communautés savantes d'élection, ne serait-ce qu'en criblant les publications méritant d'être discutées pour s'assurer d'imaginer la meilleure hypothèse possible. Un fil de @flodebarre du 16 novembre 2021 concernant un article de 2020 publié dans Nature (Zhou et al. (2020)) discuté en ligne par @canardbruno en est l'illustration remarquable<sup>2</sup>. Valérie Delmotte Masson a fait état aussi de cette procédure nouvelle de partage des connaissances sur le changement climatique<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Notons qu'il peut arriver aussi qu'un savant brise tout lien avec les communautés savantes et politiques, comme ce fût le cas du mathématicien Alexandre Grothendieck qui refusa expressément à la communauté scientifique le droit de publier ses travaux après sa mort.

<sup>2</sup> <https://twitter.com/flodebarre/status/1579775321032695808>

<sup>3</sup> <https://twitter.com/valmasdel/status/1570051949470294016>



L'une des conditions essentielles du travail de subjectivation savante n'est pas seulement la liberté de l'activité savante mais la liberté tout court, de chacun.e comme sujet politique réfléchissant à partir de son expérience propre et disposant de tous les moyens techniques ou non susceptibles de faciliter cette réflexion. Si l'on voulait caractériser maintenant le processus qui lie la subjectivation savante à l'institution de communautés d'élection, il faudrait sans doute croiser deux, voire trois types de concepts du corpus contemporain de philosophie politique : celui de commun, tel qu'il est défini par Dardot et Laval à la fin de leur ouvrage *Commun*, celui d'auto-institution de Castoriadis, et enfin celui d'insurrection que l'on doit à Abensour, en qualifiant toutefois les deux derniers et précisant «auto-institution savante» et «insurrection savante». Ces trois concepts, irréductibles les uns aux autres, convergent pour éclairer la notion d'autonomie du monde savant dont nous avons observé les effets. Celle-ci pourrait être définie par un double cercle par lequel la liberté politique -et notamment la liberté d'expression- conditionne la liberté savante, qui conditionne en retour la liberté politique. Cette exploration de la subjectivation savante par temps de pandémie pourra néanmoins sembler déceptive : elle montre seulement que la liberté du choix des objets de recherche et des moyens pour y parvenir sont des conditions *sine qua non* des découvertes, et que cette liberté est aussi indissolublement une liberté politique. Elle indique toutefois aussi en creux que la réduction de la subjectivation savante au respect de la probité conduit à abonder la nécessité d'un commandement politique externe de la recherche comme si la capacité de se donner des fins étaient extérieure à l'activité savante proprement dite, ce qui, notre volume le montre assez, n'est manifestement pas le cas.

Reste à aborder la question délicate de l'articulation entre cette autonomie du monde savant nouvellement définie et la société politique dans son ensemble. Il existe en effet une forte contradiction entre le modèle des relations entre les savants et la disposition de ces savoirs par un pouvoir centralisé enclin à la reproduction des hiérarchies existantes, politiques et socio-scientifiques. Il semble y avoir là comme une butée liée à la forme du commandement. Pourquoi cependant, dans le cadre de l'exercice collectif de la rationalité politique, la cartographie des lacunes et des certitudes entraverait-elle la décision et l'action, alors qu'elle est un moteur des actions de connaissance ? Il n'est finalement pas tellement étonnant que les collectifs revendiquant l'horizontalité comme principe politique aient pu

s'emparer plus vite que les gouvernements des données hétérogènes permettant de mettre en place des protocoles efficaces d'autodéfense sanitaire. Pour autant, il serait politiquement déraisonnable d'en inférer que les échelons géographiques les plus larges ne soient pas considérés comme pertinents (cf. Keck, *supra*). Concluons donc en tout cas que les politiques publiques nationales gagneraient à se définir autrement que selon la métaphore de la guerre et du commandement. Et suggérons que l'image du fonctionnement immunitaire pourrait être plus féconde (cf. Andreotti, *supra*), obligeant à admettre la nécessité des redondances, des vicariances, de multiples systèmes d'alerte et de protection, locaux ou non. Elle déploierait un imaginaire légitimant l'auto-institution de communautés savantes et politiques à différentes échelles territoriales, invitant aussi à des regroupements transversaux.

## **Bibliographie**

Miguel Abensour, *La démocratie contre l'Etat. Marx et le moment machiavélien*, Paris, Editions le Félin, 2012.

Nicolas Adell, *La vie savante. La question biographique dans les sciences humaines*, Paris, PUF, 2022.

Julien Blanc, « Une ethnographe en situation de résistance » in Tassadit Yacine (éd.), *Germaine Tillon, une ethnologue engagée. Actes du colloque de l'EHESS, les 15 et 17 mai 2015*, Paris, Non Lieu, p.119-131.

Cornélius Castoriadis, *L'institution originaire de la société*, Paris, Points seuils, 1975.

Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution au XXIème siècle*, Paris, La découverte, 2015.

Germaine Tillon, *Fragments de vie*, textes rassemblés et présentés par Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 2009.

Jean-Pierre Vernant, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, (avec Pierre Vidal-Naquet), Paris, Maspero, 1972.

Max Weber, *Le savant et le politique*, Préface, traduction et notes de Catherine Colliot-Thélène, Paris, Ed. La découverte 2003.